



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Mémoire

Le *burn-out* : mal d'époque ou retour de la fatigue pathologique ?

Burnout: A syndrome of our time, or a mere return of pathological fatigue?

Duarte Rolo

EA 4056, UFR institut de psychologie, centre Henri-Piéron, université Paris Descartes, 71, avenue Édouard-Vaillant, 92774 Boulogne-Billancourt cedex, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Reçu le 29 août 2016

Accepté le 24 janvier 2017

Mots clés :

Asthénie

Burn-out

Épuisement professionnel

Étiologie

Historique

Risques psychosociaux

Sémiologie psychiatrique

Keywords:

Asthenia

Burnout

Etiology

History

Psychosocial risks

Psychiatric Semiology

RÉSUMÉ

L'espace public semble s'être saisi du *burn-out* comme d'une nouvelle cause sociale. Identifié à l'origine chez le personnel soignant, ce syndrome serait aujourd'hui le fléau des cadres des grandes entreprises, voire, au-dehors de la sphère professionnelle, des jeunes parents ou des étudiants. Le succès galopant de cette entité nosographique reste toutefois un sujet d'interrogations pour le clinicien. Surtout, car la médiatisation du phénomène s'attarde peu sur les questions de psychopathologie qu'il soulève. En effet, la visibilité du *burn-out* semble gagner du terrain au détriment d'un débat sur la sémiologie et l'étiologie du trouble, censées lui conférer une unité et une légitimité conceptuelle et clinique. Nous tenterons ici, en faisant un détour par des catégories nosographiques dont la fatigue pathologique constituait jadis le noyau, d'examiner la spécificité du *burn-out* comme entité psychopathologique, d'une part ; de comprendre dans quelle mesure celui-ci mérite véritablement d'être traité comme un mal d'époque, statut que nombre de commentateurs veulent manifestement lui conférer, d'autre part.

© 2017 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

Public space seems to have seized burnout as a new social cause. Originally identified in health care workers, this syndrome is now the scourge of big business executives, and even, outside the professional sphere, young parents or students. Nevertheless, the success of this nosological entity remains a subject of questions for the clinician. Especially since the media coverage of the phenomenon lingers on the issues, it raises on a psychopathological level. In fact, the visibility of burnout seems to gain ground at the expense of a debate on the semeiology and etiology of the disorder, supposedly the source of its conceptual and clinical legitimacy. Making a detour through nosographic categories whose pathological fatigue was once the core, the author shall first try to examine the specificity of burnout as a psychopathological entity. The author will then try to understand if it truly deserves to be treated as a symptom of modernity, a status that many commentators obviously want to impart on this trouble.

© 2017 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

1. Introduction

L'espace public semble s'être saisi du *burn-out* comme d'une nouvelle cause sociale : reportages et dossiers dans des magazines grand public, constitution d'associations de praticiens et de patients, États généraux du *burn-out*, succès éditoriaux multiples... Encore récemment, une pétition portée par divers députés à l'Assemblée nationale soutenait un projet de loi visant à

reconnaître le *burn-out* comme maladie d'origine professionnelle [1]. Identifié à l'origine chez le personnel soignant, ce syndrome serait aujourd'hui le fléau des cadres des grandes entreprises, voire, en dehors de la sphère professionnelle, des jeunes parents ou des étudiants. Manifestement, le *burn-out* apparaît comme le signe d'une souffrance insistante en quête de reconnaissance sociale.

Le succès galopant de cette entité nosographique reste toutefois un sujet d'interrogations pour le clinicien. Surtout, car la médiatisation du phénomène s'attarde peu sur les questions de psychopathologie qu'il soulève. En effet, la visibilité du *burn-out* semble gagner du terrain au détriment d'un débat sur la sémiologie

Adresse e-mail : duarte.rolo@parisdescartes.fr

<http://dx.doi.org/10.1016/j.amp.2017.01.020>

0003-4487/© 2017 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

et l'étiologie du trouble, censées lui conférer une unité et une légitimité conceptuelle et clinique. Nous tenterons ici, en faisant un détour par des catégories nosographiques dont la fatigue pathologique constituait jadis le noyau, d'examiner la spécificité du *burn-out* comme entité psychopathologique, d'une part ; de comprendre dans quelle mesure celui-ci mérite véritablement d'être traité comme un mal d'époque, statut que nombre de commentateurs veulent manifestement lui conférer, d'autre part.

2. Les antécédents nosographiques et psychopathologiques du *burn-out*

Les préoccupations portant sur les effets néfastes de la fatigue sont caractéristiques de l'avènement de la modernité. En effet, la fin de siècle en Europe a vu les réformateurs, médecins et philanthropes s'affliger de l'épuisement moral qui atteignait la jeunesse de l'époque, submergée par un affaiblissement jugé nocif. C'est au sein de cette tradition de pensée que la fatigue psychique ou l'épuisement s'est constitué en objet d'étude pour la psychopathologie, ce bien avant l'invention de la catégorie de *burn-out*. À la fin du XIX^e siècle, on assistera ainsi à la multiplication des travaux sur la neurasthénie, donnant l'impression qu'un véritable fléau se répand parmi les populations des principaux pays civilisés [19,20,27,30,33].

3. La neurasthénie

La neurasthénie demeurait le diagnostic le plus fréquent de maladie mentale au tournant du siècle et cette affection, que Beard qualifiait de « névrose de la vie moderne » a trouvé un large écho dans la société de son temps¹. Beard identifie dès 1868 [2] ce nouveau syndrome, qu'il met en lien avec les transformations sociales et économiques issues de la révolution industrielle. La neurasthénie toucherait électivement des sujets en position managériale soumis à une vie fébrile et trépidante dans un monde en renouveau. Le tableau clinique de la neurasthénie met en avant un épuisement physique général, un épuisement mental (avec difficultés de concentration, troubles mnésiques, indifférence et manque d'intérêt), des spasmes musculaires avec myalgies et céphalées chroniques, des peurs morbides, des signes cardiovasculaires et des anomalies de la thermorégulation, des troubles sexuels (avec notamment une impuissance) et enfin des symptômes divers, regroupant l'irritabilité, la dyspepsie, les nausées, les troubles visuels, les troubles de l'équilibre. D'un point de vue étiopathogénique, Beard considère la neurasthénie comme un dérèglement biologique qu'il rattache à l'épuisement de la quantité d'énergie disponible dans le système nerveux central. Cependant, il insiste sur le caractère précipitant des exigences sociales auxquelles sont soumis les Américains de la classe moyenne. Ce faisant, il associe les épuisements psychique et physique de la neurasthénie aux nouvelles conditions de vie et propose une approche moderne de la psychopathologie, qui marquera les conceptions nosologiques à sa suite.

Les premiers psychanalystes ne tarderont pas à se prononcer sur cette « maladie à la mode », pour reprendre les termes de Ferenczi [12]. Dans un texte aussi visionnaire que virulent, ce dernier met d'ailleurs en doute la nécessité de cette nouvelle catégorie nosographique, au moyen d'une critique à forte teneur constructiviste :

« Deux explications peuvent rendre compte de la prolifération du nombre de neurasthéniques. La première met en cause la société actuelle : compétition effrénée, surmenage profession-

nel, excès de plaisirs divers, le tout accumulé étant responsable de la nervosité moderne. La seconde explication est que la neurasthénie existait auparavant et que du jour où Beard démontra que les symptômes mentionnés constituaient une entité clinique, on constata l'importance et la fréquence de cette maladie.

Une troisième explication existe, et c'est à mon avis la véritable, à savoir que la neurasthénie réellement très répandue sous-entend une « mode » médicale florissante et que l'on inclut beaucoup de choses sous cette appellation qui, normalement, n'en font pas partie » (p. 256).

Pour Ferenczi, l'invention du mot semble avoir créé la chose, et l'apparition même du terme de « neurasthénie » serait à l'origine d'une inflation diagnostique induite. Du reste, aussi bien Ferenczi² que Freud se feront les avocats d'une rigueur taxonomique dont l'objectif sous-jacent semble être de défendre la conception psychanalytique des névroses. Car, à l'instar des névroses de guerre quelques années plus tard [7], la neurasthénie de Beard semble échapper à l'étiologie sexuelle et infantile des troubles mentaux postulée par la psychanalyse et ainsi mettre en cause une partie de l'édifice freudien. Alors en pleine élaboration de sa théorie des névroses, Freud ne tardera pas à distinguer la neurasthénie de l'hystérie, mais surtout d'une nouvelle entité psychopathologique qu'il désigne du nom de névrose d'angoisse [13]. Contrairement à l'hystérie, d'origine psychogène, la névrose d'angoisse et la neurasthénie ont une cause somatique. Il s'agirait dans la névrose d'angoisse d'une absence de décharge de l'excitation sexuelle (*coitus interruptus*), dans la neurasthénie d'un soulagement inadéquat de celle-ci, que Ferenczi situe très explicitement du côté d'un onanisme excessif (« L'onanisme suppose un effort mental et corporel très important, notamment l'abus des nerfs vasomoteurs, susceptible de déclencher la neurasthénie », p. 259). Pour les psychanalystes de l'époque, le surmenage n'est donc pas le facteur pathogénique central de la neurasthénie. Il constitue au mieux un facteur déclenchant de la maladie, le facteur spécifique se trouvant du côté de perturbations de la vie sexuelle actuelle (par opposition à des événements de la vie passée), ce qui amènera Freud à classer la neurasthénie, avec la névrose d'angoisse, parmi les névroses actuelles.

L'engouement dont ont fait preuve les psychiatres du début du siècle pour cette entité psychopathologique s'est néanmoins tari et la neurasthénie a progressivement disparu des principales classifications nosographiques. Pourtant, ses caractéristiques rappellent largement certaines maladies contemporaines, dont le *burn-out*. À l'instar de la neurasthénie, cette affection est couramment imputée au rythme intense de la vie moderne et aux exigences socioprofessionnelles. Ce lien a été explicitement étudié par la psychopathologie du travail [18,28], pour lequel les contraintes liées à l'activité professionnelle sont susceptibles d'occuper un rôle étiologique de premier plan.

4. Le travail et la fatigue nerveuse

La transformation des formes de travail, le progrès technique, l'extension de la rationalisation, etc., se traduisent dans les années 1950 par l'apparition de nouvelles maladies professionnelles, mais également par l'expression de symptômes non spécifiques, parmi

¹ Il suffit de se référer à la littérature de Proust ou de Huysmans pour y déceler des figures types de la neurasthénie.

² Ferenczi s'oppose par ailleurs à l'idée que la neurasthénie toucherait essentiellement des individus au statut social élevé, notamment les officiers ou les dirigeants. Il affirme que cette pathologie se trouve également parmi la classe ouvrière et qu'elle n'est donc pas une « maladie de luxe ». Il s'intéresse tout particulièrement au cas des tailleurs, dont la prévalence parmi les malades neurasthéniques semble anormalement élevée, alors que leur travail, dit Ferenczi, « n'est pas aussi exténuant que celui des forgerons ou serruriers » (p. 259).

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/6785667>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/6785667>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)